

J. LA BÉNELAIS

PENSÉES

d'un

Nationaliste Breton

(Breiz Atao 1921-1927)

LES NOUVELLES ÉDITIONS BRETONNES

1933

J. LA BÉNELAIS

PENSÉES

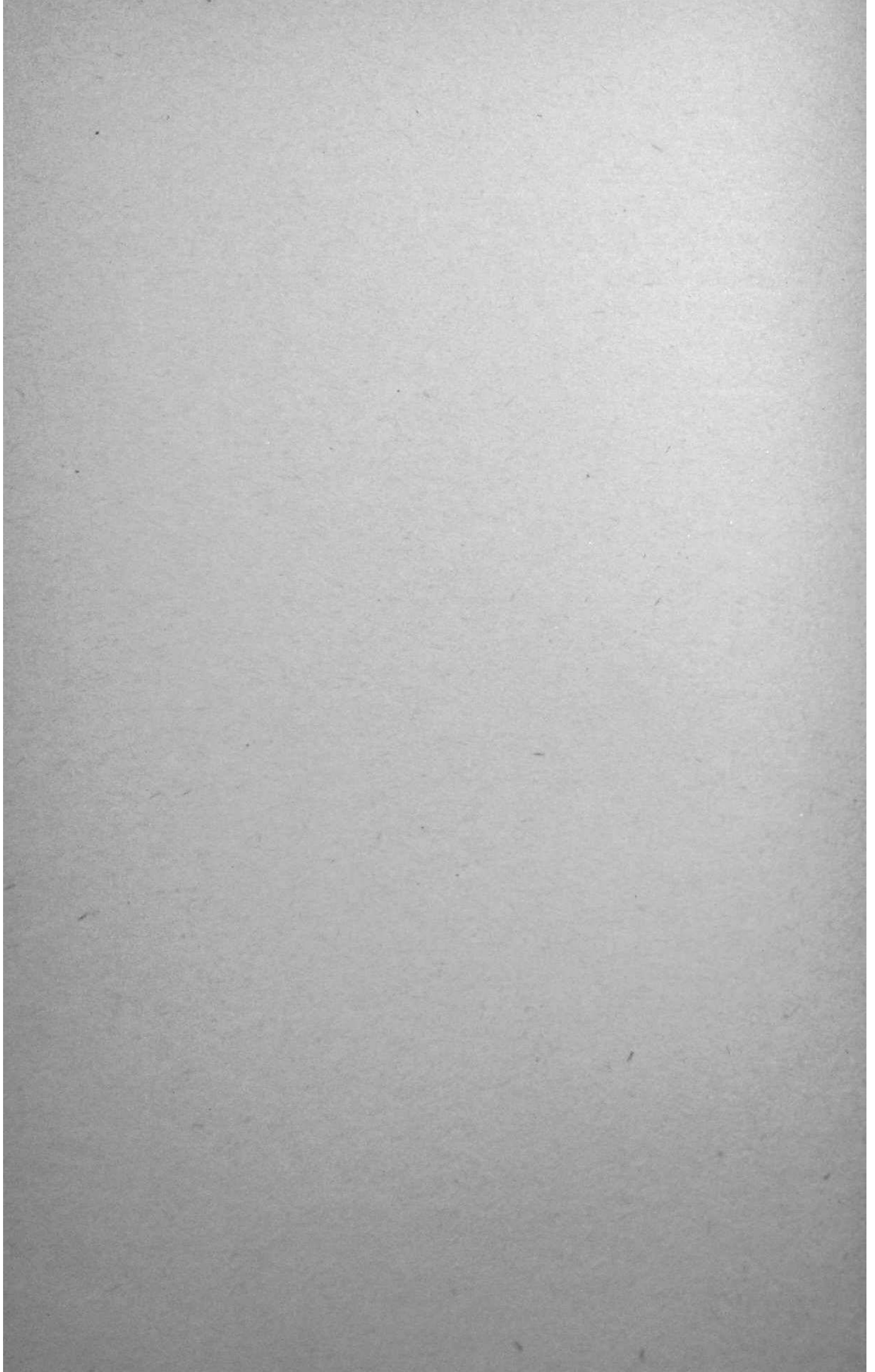
d'un

Nationaliste Breton

(Breiz-Atao 1921-1927)

LES NOUVELLES ÉDITIONS BRETONNES

1933



AVANT-PROPOS

Les pensées, dont on va lire un recueil, ont été publiées isolément dans la revue *Breiz Atao*, entre les années 1921 et 1927, principalement au début de cette période.

Elles étaient la plupart du temps imprimées en caractères gras pour attirer l'attention des lecteurs sur les points de vue nouveaux — à l'époque — qu'elles révélaient, et pour leur procurer des formules brèves, faciles à retenir et à répéter.

Elles ont par la suite donné lieu à des justifications et fourni de nombreux thèmes à des développements que l'on trouve dans les principaux articles de la collection de *Breiz Atao*.

Ces pensées, qui malgré les enrichissements du point de vue breton depuis quelques années, n'ont pas vieilli, offrent un grand intérêt rétrospectif, pour qui se soucie du processus par lequel la génération intellectuelle d'après guerre est passée, en moins de dix ans, du sentimentalisme romantique du mouvement breton d'avant-guerre aux formes actuelles de l'activité nationale bretonne.

On verra, en les lisant, quels étaient les soucis de J. la Bénélaïs. Il s'agissait de déblayer le terrain avant que de construire. Il fallait avoir raison des billevesées régionalistes, qui subordonnaient la renaissance de la nationalité bretonne au respect des conquêtes de la

France, et des illusions de ces poètes panceltes pour lesquels la politique d'affranchissement se trouvait réalisée dans des effusions annuelles, sans portée pratique, d'un côté ou de l'autre du Channel. Il fallait s'affranchir de l'emprise de l'école française, toute puissante sur des cerveaux d'étudiants de vingt ans. Il fallait enfin, faire la place de l'intelligence dans l'idée bretonne, transplanter et hardiment cultiver la fleur rustique prélevée en plein terroir. Il fallait élaguer, critiquer, mettre choses et gens à leur place, donner au mouvement l'âme, l'impulsion et l'unité auxquelles il aspirait.

Ces pensées, en un mot, représentent assez bien, dans l'effort de la pensée bretonne vers une prise de conscience nationale, la phase de l'analyse qui a précédé la synthèse qui s'élabore présentement.

Rennes, 1^{er} Octobre 1933.

LES EDITEURS.

CELTES



Nous sommes des Celtes, non pas des Celtes du temps de César conservés dans du vinaigre à travers les temps, mais des Celtes du XX^e siècle, des Celtes qui, tous les jours, se servent du téléphone et des mandats-chèques. Beaucoup s'obstinent à ne pas comprendre cela. Mais, je le leur demande, à quoi cela peut-il mener d'être un Breton vieux genre, même si le retour au passé enchante l'âme ? Est-ce cela qui nous assurera notre dû dans la lutte des peuples ?

■

Pour s'être repliés dans un individualisme farouche et s'être orientés vers le développement de la vie intérieure, les Celtes, à travers leur histoire, n'ont pas travaillé autant que les autres peuples à s'organiser en corps de nation et à se créer une vie collective. Ils n'ont presque rien su opposer à l'envahissement des formules nationales de leurs voisins, ils les ont même souvent adoptées (langue, mœurs, littérature, arts) pour s'éviter l'effort de s'en créer en propre. Mais aujourd'hui que leur personnalité est sérieusement menacée dans son existence par la lente pénétration des civilisations étrangères, les Celtes seront obligés pour la sauver, de travailler à se construire par synthèse une vie nationale qui réponde à leur vie intérieure, ainsi que de réagir contre leurs instincts individualistes qui les éloignent de l'œuvre collective.

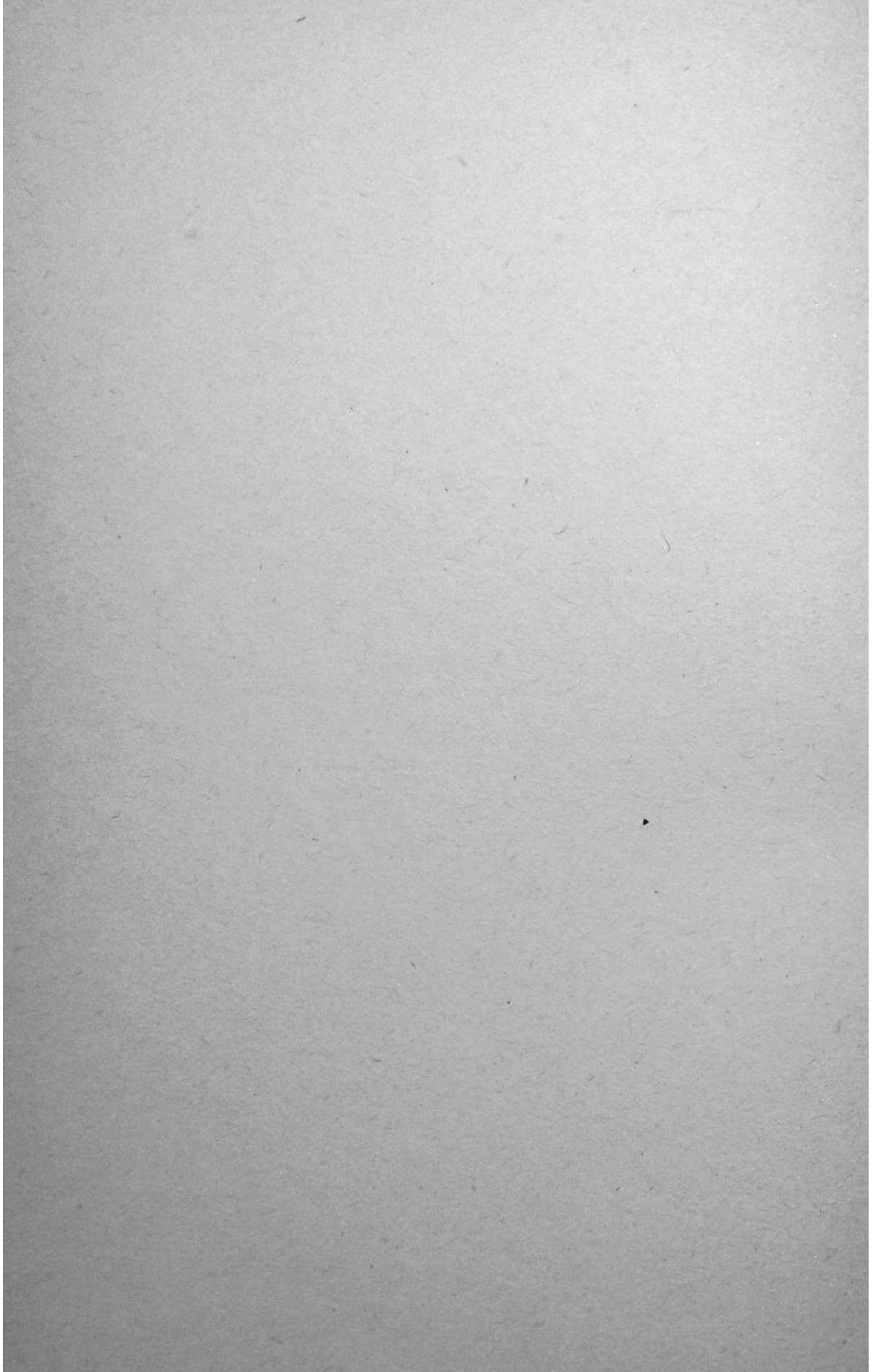
■

La Bretagne et le Pays de Galles actuels ne sont pas les deux nations sœurs que chante une abondante littérature lyrique. Seuls les vestiges d'un passé lointain les rapprochent. C'est peu si l'on songe aux obstacles (langue, religion, éducation, intérêts) qui les séparent. Mais, en revanche, des liens de parenté fraternelle unissent les nationalistes des deux pays. Ici et là-bas ils luttent d'un même effort pour s'affranchir des dominations étrangères et pour cultiver leurs points communs. Leurs volontés sont tendues vers le même but : refaire une Celtie. Cette communauté de passions, de travaux, de souvenirs, crée la fraternité britto-galloise, en dehors du reste ambiant de nos compatriotes amorphes, attachés aux chars de la France et de l'Angleterre.

■

Certains intellectuels irlandais s'acharnent à voir un pays celtique dans la France, certains Bretons dans l'Angleterre, un grand nombre des uns et des autres dans une jeune Amérique soi-disant néo-gaëlique. Tout cela est plaisanterie. Ne prenons pas nos désirs ou nos regrets pour des réalités. La Celtie d'autrefois telle que nous la révèle l'examen du passé et la Celtie de demain telle qu'une synthèse de nos éléments de civilisation propre nous permet de l'imaginer n'ont rien de commun avec ces pays où règnent le culte latin de la formule et de la centralisation, la passion anglo-saxonne de l'activité physique et commerciale. La Celtie est à créer. Au travail !

BRETONS



Les Bretons ne sont pas francisés. Il y a quelque chose de définitif dans le mot francisé. Ils ont seulement l'imagination obsédée d'images françaises. Ces images les gouvernent à leur insu. Et voilà toute leur personnalité française.



Un Breton ne peut se sentir en communion d'esprit et de sentiments avec un Français, qu'après avoir fait totalement abstraction de sa personnalité profonde et avoir adopté, sans critique indépendante et préalable, le point de vue français.



Le sentiment national français, en Bretagne, est basé sur l'irréflexion et l'ignorance : la réflexion et la connaissance le tuent.



La Bretagne n'agit pas selon elle. Sa volonté n'est pas tendue vers le respect et la culture de ce qu'il y a d'essentiel dans le moi, mais vers la déformation du moi à l'image d'un modèle conventionnel. Sa volonté ignore sa pensée profonde, et sa volonté dirige ses actes, sa vie !

La Bretagne moderne est une auto-contradiction vivante, c'est le secret de son inconsistance.



Des esprits avides de connaître les choses telles qu'elles sont et non pas telles qu'on aimerait qu'elles

soient, des esprits nourris de connaissances exactes et générales et faisant preuve de suite dans les idées, de sens critique, s'astreignant à vérifier l'intuition, sachant freiner l'imagination et se garder du parti-pris, montrant la fermeté de se soumettre à une discipline qui permette l'usage maximum des facultés et l'économie des forces mal employées : de ces esprits qui font des hommes, nous en trouvons fort peu en Bretagne.

La faute en est à la France, responsable de l'éducation qu'elle nous donne.



Chaque peuple possède un faisceau de qualités ataviques qui lui permettent d'atteindre certains côtés de la perfection humaine et non pas tous. Il n'y a pas de peuple qui ait toutes les qualités. En vain la Bretagne essaierait-elle d'imiter le génie de ses voisins. Le sien propre est inscrit dans son passé moral, social, littéraire et politique. Qu'elle le recherche et s'en pénètre. Sinon elle ne sera plus qu'un corps sans âme... courant pour s'en saisir après l'âme française, mais sans jamais y parvenir.



Un Breton ayant de l'esprit et du caractère ne peut pas être un sceptique. — Le scepticisme ne s'explique que chez les peuples usés, qui ont produit tout ce qu'ils avaient à produire et qui ont vécu tous les rêves humains. — Ne peuvent être sceptiques chez nous, dans un pays vierge de jouissances et qui ne s'est pas encore exprimé, que les médiocres, incapables de comprendre, incapables d'agir.

Notre naïveté fait la risée du Français cynique. Elle fait notre force, elle s'identifie avec notre substance. Elle signifie que nous sommes encore capables de croire, d'espérer, d'agir. Elle signifie que nous avons un avenir.

■

L'hérédité, l'éducation, la profession font préférer à chaque homme certaines jouissances à d'autres et orientent les individus, les groupes, les peuples vers des conceptions différentes du bonheur. Il y a des peuples heureux ou malheureux suivant que leurs conditions de vie leur permettent ou non d'atteindre les jouissances auxquelles ils aspirent profondément. — La Bretagne est un peuple malheureux. Elle n'a pas l'esprit des mœurs françaises. Elle n'y trouve pas sa joie. Elle ressemble au pianiste à qui l'on donnerait un violon pour jouer ses morceaux et qui n'aurait jamais appris à s'en servir.

■

Les Bretons ont des chansons pour gémir et soupirer, pour prier. Quand ils jouent, rient, s'amuse, ils n'ont pas de chansons. Quand ils marchent, combattent et frappent du poing, ivres de leur force, ils n'ont pas de chansons. Ils n'ont ni la Madelon, ni Tipperary, ni les Campbells. Ils doivent chanter dans une langue étrangère quand la vie leur semble belle.

■

Un Breton bretonnant a le droit imprescriptible d'ignorer le français et d'être chez lui en Bretagne. Les Bretons Gallos doivent avoir à cœur, pour ne pas obliger leurs amis bretonnants à s'exprimer en français

en leur présence, d'apprendre le breton. C'est en outre leur intérêt, s'ils veulent ne pas être pris pour des étrangers en Basse-Bretagne et que rien de la vie de la Bretagne ne leur demeure inconnu et incompréhensible.



Le dilemme breton : « Je suis un être anormal, ou je ne suis pas Français. »



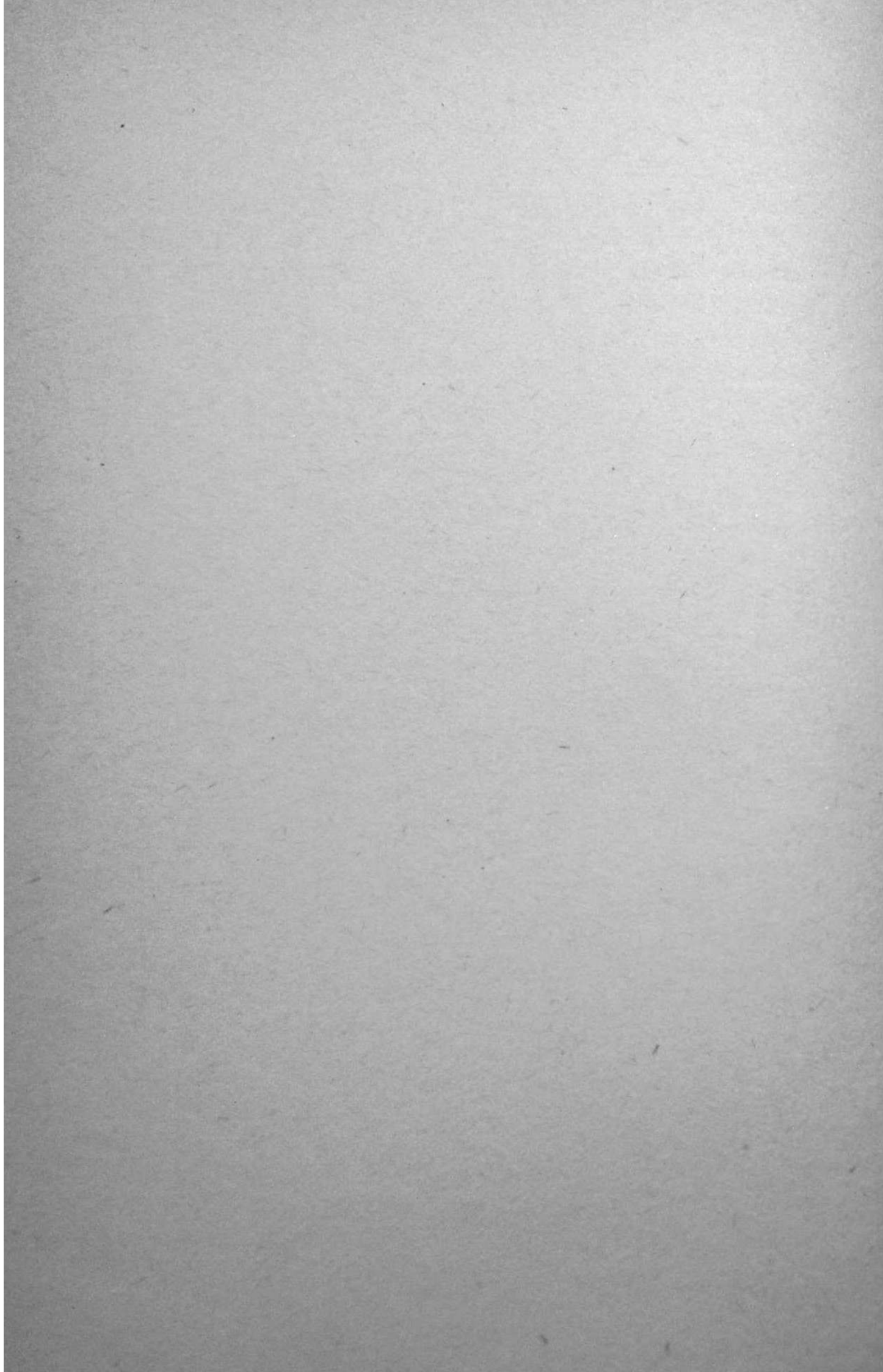
Un Breton nourri des traditions et des littératures de Cambrie et d'Irlande, perd beaucoup à écrire en français. Les mots français ont chacun derrière eux une longue carrière littéraire dont les sources sont en Italie et en Grèce. Chacun d'eux, certains groupes d'entre eux évoquent inmanquablement des images qui ne peuvent que rompre le charme et la pureté d'une vision du monde celtique qu'ils chercheraient à reproduire.

On dit avec juste raison que le texte français des Mabinogion quoique parfait, est loin de rendre l'intensité des images galloises. Le français ne sera jamais pour un Breton de culture celtique qu'un moyen scientifique, pratique de traduire sa pensée et non pas l'outil approprié qui lui permettrait l'œuvre littéraire.

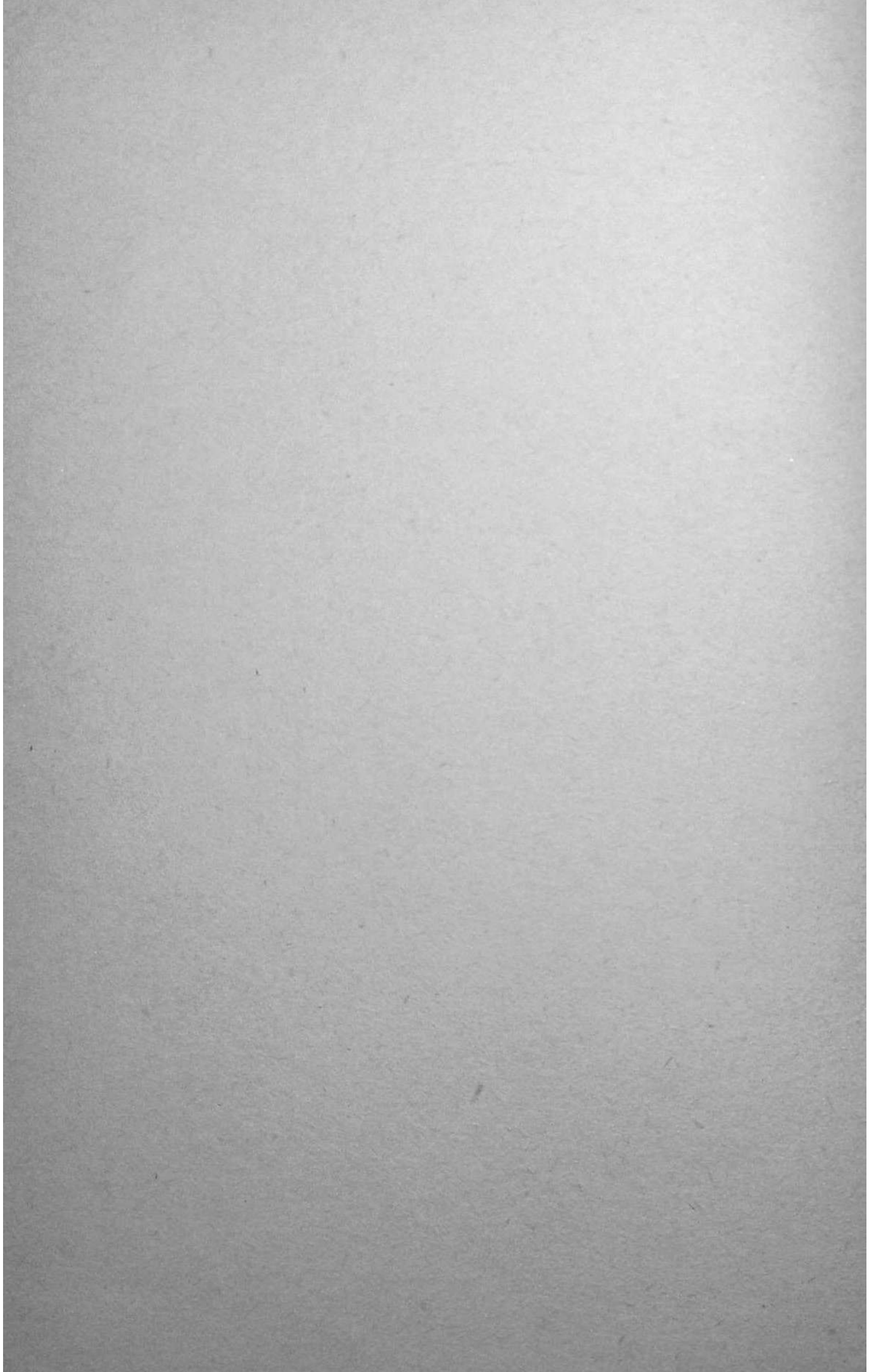


En Bretagne on s'ennuie. La France y a étouffé la vie locale et ne l'a remplacée par rien.

Imaginez une entreprise industrielle dont les dirigeants n'auraient jamais franchi les portes et habiteraient à cinq ou six cents kilomètres plus loin, qui serait abandonnée à des gérants irresponsables, étrangers au pays et à l'affaire et qui de plus seraient changés tous les ans, une entreprise qui serait enfin soumise aux mêmes règlements d'exploitation que des industries absolument différentes, — que se passerait-il ? Gabegie, déficit, marasme. — La Bretagne est cette entreprise et les Bretons sont ses actionnaires !



ACTION BRETONNE



Nous voulons donner sa vraie signification, sa portée actuelle, à une opposition permanente, séculaire et inéluctable de deux tempéraments, de deux âmes, de deux génies, de deux civilisations différentes et surtout : de deux groupes d'intérêts distincts.



La première manifestation d'une nationalité opprimée, c'est la réaction. Si elle subit passivement son sort, elle se dément elle-même.



Il n'y a pas deux doctrines d'action bretonne, la nôtre et celle des régionalistes. Il n'y a qu'une doctrine d'action bretonne parce qu'il n'y a pas deux façons de tirer le peuple breton de l'ornière où il sommeille. Sont nationalistes les gens qui appellent un chat un chat et font ce qui doit être fait pour arriver au résultat. Sont régionalistes ceux qui appellent un chat « un félin domestique de petite taille » et ont encore peur de s'être compromis. Les seconds ne se distinguent pas des premiers par des divergences d'opinions (ils n'en ont pas), mais par leurs réticences, leurs contradictions, leurs platitudes.



La disparition de la Bretagne comme peuple à part, ayant son activité propre, ses croyances, sa langue, n'est plus aux yeux de la majorité des gens qu'une question de temps. La Bretagne, pour beaucoup, appar-

tient déjà au passé. Se prétendre Breton, dans ces conditions, et vouloir que ses enfants le demeurent, c'est prendre position contre une opinion établie, c'est presque agir.



Cette domination étrangère qui est imposture, force brutale et malveillance ne pourra empêcher les Bretons d'obéir à la morale supérieure des hommes et des nations qui leur commande de se réaliser pleinement. L'obligation que crée la morale ne le cède pas à la contrainte des institutions.



Vous n'aimez pas la France ? Vous êtes séparatiste ! Vous l'aimez ? Vous êtes régionaliste ! Cette détermination des idées politiques des gens sur un critère sentimental est commune en Bretagne. Elle montre notre niaiserie intellectuelle. Voulez-vous désespérer vos compatriotes ? Dites-leur : « Je ne suis pas Français et je n'aime pas la France, mais je ne crois pas en l'avenir d'une Bretagne s'administrant elle-même. Je désire donc dans son intérêt le maintien de l'état de choses actuel. »



Les bourgeois bas-bretons ne sont plus bretons que de nom. Ils se conduisent comme des étrangers à la Bretagne. Ils n'en parlent point la langue, n'en défendent pas les intérêts, en négligent toutes les traditions. Eh bien, qu'ils se mettent ceci dans la tête : — Ou bien le relèvement de la nation bretonne se fera par eux, ou bien il se fera sans eux, c'est-à-dire contre eux.

Tout jeune homme ou toute jeune fille de Bretagne, honnête, instruit, remarqué dans ses études, sa profession ou sa conduite, pour son intelligence et son caractère doit compter au nombre des défenseurs de la patrie bretonne.

Il faut que nos ennemis, le jour où ils voudront nous abattre comme des criminels, s'arrêtent épouvantés en voyant ce qu'ils ont devant eux : l'élite véritable et la plus noble jeunesse de tout un peuple.



Les Bretons, en matière d'action bretonne surtout, ne doivent plus chercher leur satisfaction dans les rêves et les créations d'imagination, mais dans les réalisations d'ordre pratique. — Leur réussite dans la vie, le relèvement de la race bretonne et le succès de la cause nationale sont subordonnés à cette évolution du caractère breton.



Celui qui est suivi n'est pas celui qui appelle, mais celui qui marche.



Quand on croit fermement qu'une idée est juste, il est une certaine probité intellectuelle qui nous oblige à la suivre jusqu'au bout, à l'exposer sans ambiguïté et à en accepter toutes les conséquences.



Les vrais responsables du mouvement nationaliste, ce sont ceux qui, en écrasant la langue, les traditions

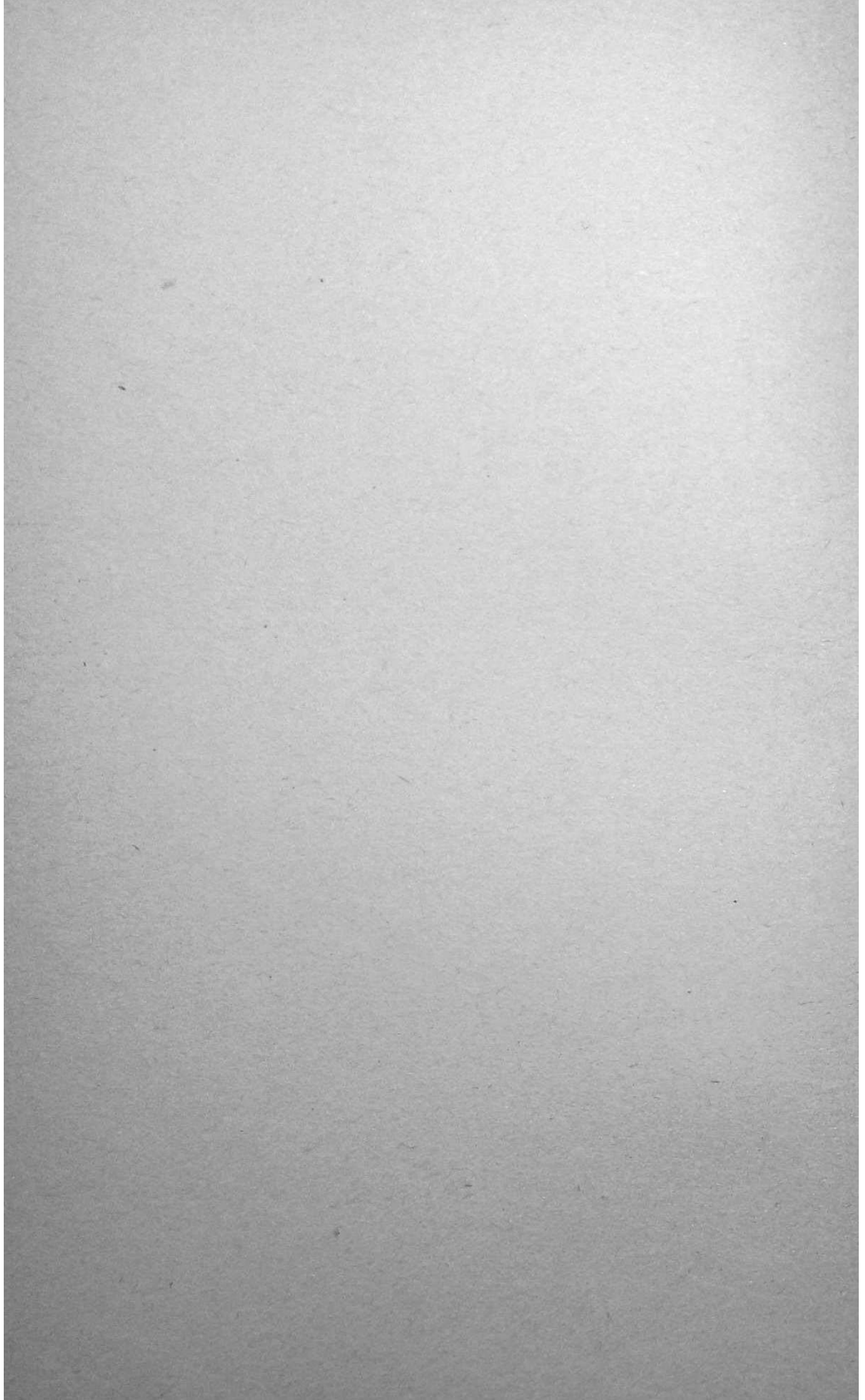
et la vie collective de la Bretagne, ont tari pour nous les sources de bonheur auxquelles nous avons droit comme tous les peuples.



Notre mouvement, par sa soif de sincérité, et de certitudes, ramène un peu d'activité intellectuelle en Bretagne, insuffle un peu d'indépendance dans les esprits. Ceux-là qui veulent maintenir le peuple breton dans l'ignorance pour continuer à l'utiliser, sont les seuls à nous haïr et à nous condamner.



BRETAGNE et FRANCE



Le prestige de la France est à l'origine du triomphe de son influence en Bretagne. Le détachement de la France est la condition de la renaissance nationale bretonne.

■

La domination politique totale de la France sur la Bretagne oblige l'écrasement définitif de la civilisation bretonne par la française, en interdisant à celle-ci de se moderniser. — Les Bretons doivent donc rejeter la domination française. Sinon ils se trouvent devant ce dilemme : — Ou bien, demeurer serfs et barbares pour rester eux-mêmes, ou bien renoncer à toute leur personnalité, afin d'échapper à l'emprisonnement moral, intellectuel et social auquel leur race est condamnée.

■

Le patriotisme français en Bretagne est néfaste. — Amour de la patrie française, il s'oppose directement au patriotisme breton, car c'est au nom de la patrie française que l'on nie ou détruit le nôtre ; — Attachement à la Société et à l'Etat français, il constitue le point d'appui le plus solide, en Bretagne, de l'impérialisme qui nous réduit au néant.

■

Il n'est pas juste de dire que la France poursuit en Bretagne une politique de débretonnisation. La France n'a besoin d'aucune « politique » pour réduire au néant la nation bretonne ; elle n'a qu'à laisser jouer norma-

lement les institutions qui en maintiennent l'asservissement et le morcellement pour voir se réaliser un jour son rêve impudent d'unification totale. — Ce n'est pas contre une « politique de francisation » que nous devons nous prononcer, mais contre « la France » en Bretagne.

■

Les gens de 1532 et de 1789 qui ont voté notre union, puis notre incorporation à la France ont cru, sans doute, ménager à la Bretagne un avenir définitif et lui assurer des avantages nouveaux rachetant largement la perte de son indépendance. Se dire nationaliste breton en 1922, c'est leur dire en plein tombeau : « Vous vous êtes trompés ! »

■

Il n'y a aucun conflit ouvert entre le peuple breton et l'administration française, non point parce que Bretons et Français sont mêmes gens, mais parce que la France n'a aucun génie racial à opposer au nôtre. Sa culture, toute de raison, est d'un caractère universel et peut se répandre à l'étranger sans heurter brutalement les autres civilisations. On ne peut s'opposer vraiment à la France qu'en s'en prenant à ses formes politiques et à sa langue.

■

La lutte entre la tradition bretonne et la tradition française en Bretagne a pris fin depuis des années. La tradition française a partout triomphé. Ce qui est breton ne se maintient plus que par force d'inertie, et chaque jour se défait, se désagrège, se pourrit un peu plus. Il n'y a pas une lutte à poursuivre, il y a une lutte à ranimer, et avec des armes nouvelles.

Ne songeons pas à mettre un mur entre la France et nous, ce serait agir contre la nature dont nous invoquons les lois pour proclamer l'indépendance naturelle de l'Armorique. Par sa position, la Bretagne est appelée à accueillir les échos de la vie française, dont elle est la spectatrice avec un certain recul. Si elle sait rester elle-même vis-à-vis de sa puissante voisine et observer une retenue prudente et circonspecte, elle n'a qu'à gagner à des relations franco-bretonnes de bon voisinage.



C'est dans l'esprit français que de prendre en riant les choses sérieuses, graves ou tristes et que de les plaisanter. Cependant c'est toute attitude extérieure. Les Français ne s'y trompent pas eux-mêmes, s'ils illusionnent les étrangers qui sont trop heureux de les juger sur les apparences. Au fond il est peu de peuples aussi modérés, aussi prudents, aussi casaniers que les Français, qui sont les petits bourgeois, les conservateurs, les ratatinés de l'Europe.



Quant aux Bretons, contraints de copier leurs voisins pour se « civiliser », ils sont naïvement victimes de cette hâblerie. Ils croient sérieusement au laisser-aller nécessaire dès l'instant où ils croient à la France. Ils opposent, avec leur facilité à se porter avec passion aux extrêmes, la Bretagne, la vertu, le travail, au système D et à l'absence de toute obligation morale et sociale. Ils abandonnent leur pays, toujours avec des remords troublants, mais convaincus de la fatalité, aussi inéluctable que le « progrès », de ce changement d'évangile.

Les Français qui sortent peu de chez eux et ignorent généralement les autres peuples, manquent de points de comparaison pour concevoir tout ce que leur civilisation contient de particulier et souvent de fâcheux. Pour ne connaître que les hommes de la France, ils confondent la France avec l'humanité. Et alors, selon eux, ce qui n'est pas conçu suivant les règles françaises est par définition difforme, barbare, stupide. C'est pourquoi notre ensemble breton qui ne rentre point dans l'ordre français, qui n'est pas à la mesure du goût français est condamné sans appel à une disparition obligée par les augures de Paris et de La Roche-sur-Yon.



La gloire de la France, il y a trop longtemps qu'on en parle. Il ne s'agit plus que de maintenir et de conserver. Je ne me sens ni l'âme d'un gardien de musée ni celle d'un factionnaire. Je veux vivre, lutter, gagner. La gloire bretonne est au bout de mon chemin, un dur chemin qui mettra les hommes à l'épreuve.

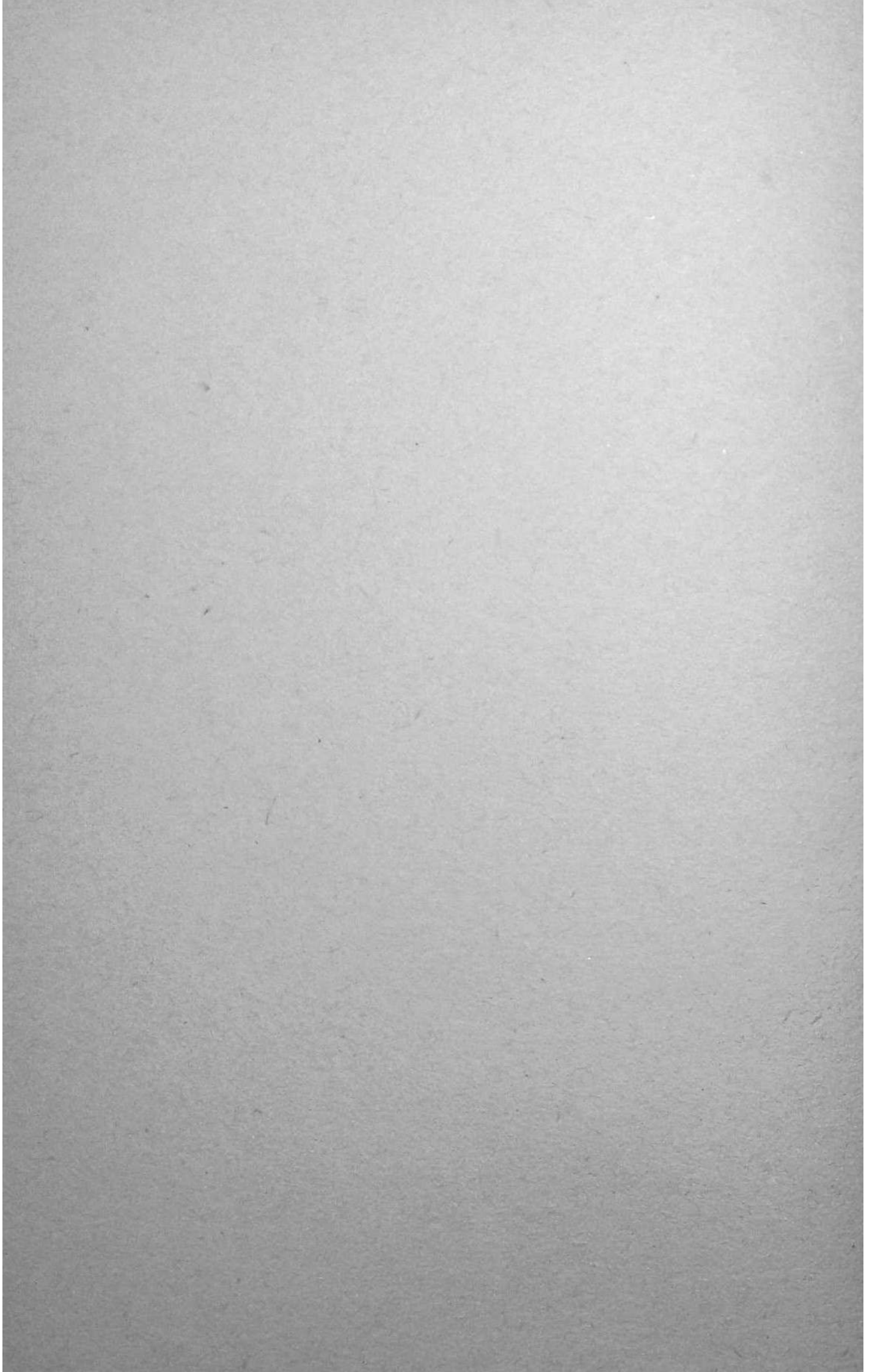


Il faut bien se connaître pour savoir se conduire. Rendus étrangers à nous-mêmes par la culture française, nous ne reconnaissons plus nos élans. Merci de toute notre âme réapprise aux quelques hommes qui nous ont rouvert les voies de notre cœur. Nous avons retrouvé le feu. Nous nous portons sans peur vers tous les extrêmes, entre lesquels, aussi bien équilibré qu'un autre, balance le génie breton.



Dans une Bretagne libre, je suis francophile. Dans une Bretagne inféodée à la France je suis antifrançais.

FRANCE



Il faut n'être jamais venu en France ou n'en être jamais sorti pour croire qu'elle est le pays de la Liberté.



Le prétendu celtisme de la France vaut celui de son emblème national : le non moins prétendu coq gaulois. — « Gallus », un lourd calambour latin préféré à l'authentique alouette ou à l'authentique sanglier des Celtes.



L'âme française est une Trinité, dit Edmond Schuré, elle comprend l'âme celtique, l'âme franque et l'âme latine. — Attention, elle va éclater !



La littérature française est depuis trois siècles au moins entièrement citadine. C'est dire combien elle vient au devant des aspirations de la Bretagne, nation paysanne par excellence.



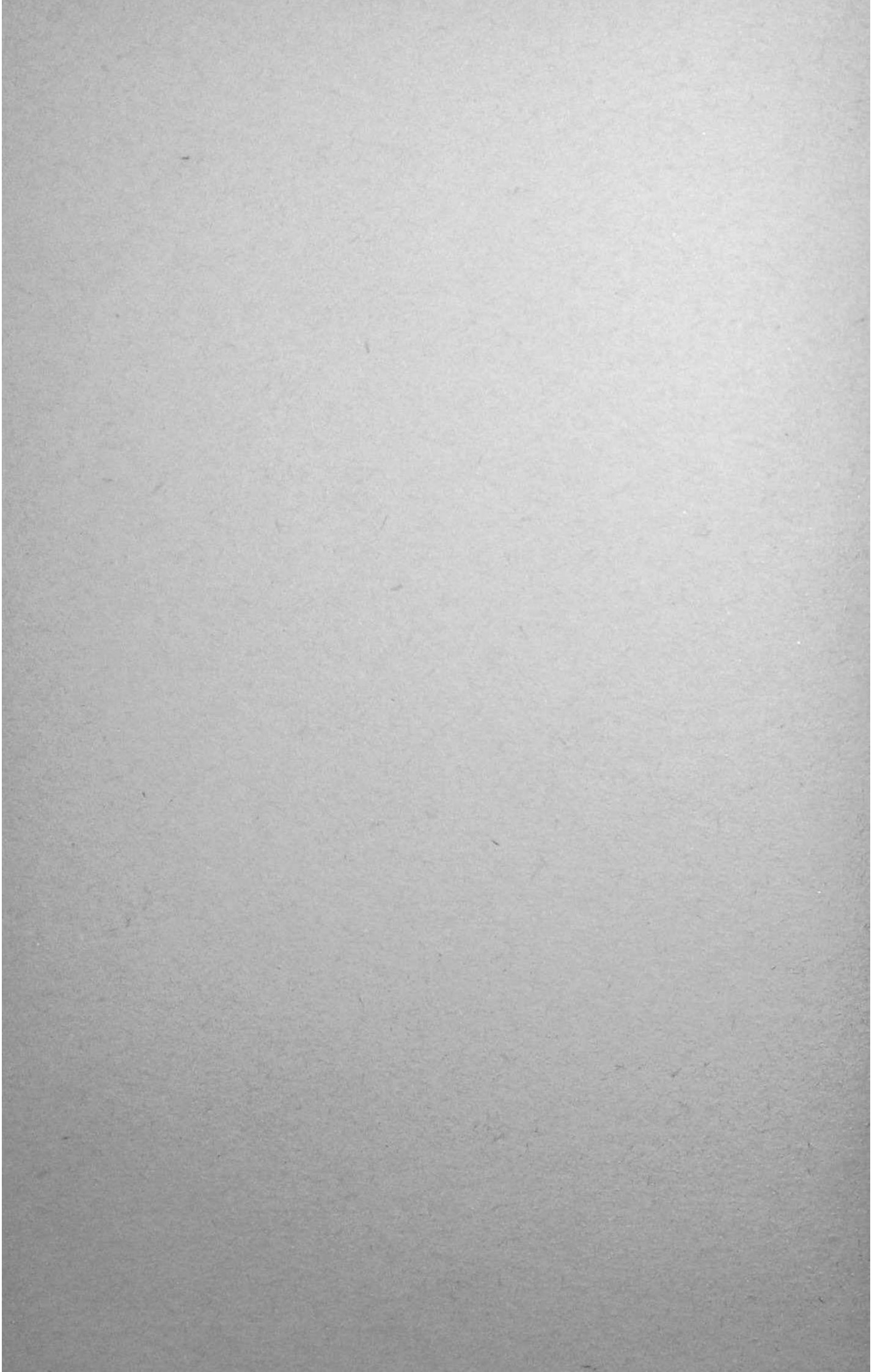
Les Français sont un peuple essentiellement étatique. Ils demandent tout au gouvernement, s'indignent qu'il ne pourvoie pas à tous les besoins et ne prenne pas le devant de toutes les réformes. Une action intéresse-t-elle une collectivité ? C'est l'affaire de l'Etat. L'Etat n'y peut suffire. Alors on critique l'Etat et on trouve tous les remèdes dans une nouvelle doctrine politique ou un changement de régime. Les Anglo-Saxons et les Celtes sont le contraire des Français à ce point de vue. Leur souci, s'est l'individu. Ils laissent dans leur vie nationale une part bien plus large à l'ac-

tion privée, qui chez eux, empiète fréquemment sur les attributions de l'Etat. On n'attend pas tout de l'Etat, on lui trace la route, on lui suggère les réformes en les réalisant. Chez les Irlandais la vie nationale est à ce point indépendante de l'Etat qu'elle prend volontiers vis-à-vis de lui le caractère d'une protestation et d'une révolte.



La décadence de la France est caractérisée par son impuissance à se renouveler. — La France vit sur un passé formidable de culture, d'art, de civilisation, de puissance, dont elle jouit, mais qu'elle ne continue pas. — Ce passé l'hypnotise, la fanatise ; il la détourne d'un présent moins beau, lourd d'incertain et de menaces. Et elle marche avec résignation et insouciance vers sa chute.

DIVERS



Il y a un idéal de bonheur commun aux hommes d'une même religion ou d'une même philosophie. Mais les formes terrestres qu'emprunte ce bonheur diffèrent avec les climats, les conditions de vie. Vouloir les unifier d'après un type élu, c'est condamner des peuples entiers à une vie toute en surface ne répondant ni à leur sensibilité ni à leur genre de vie.



Les mêmes spectacles de beauté, agissant séculièrement sur la sensibilité des générations dont nous sommes nés, ont développé dans un sens déterminé sa réceptivité. Que nous le voulions ou non, nous sommes faits pour jouir de certaines proportions, de certaines juxtapositions, de certaines gammes de couleurs plus que d'autres. Aller nous former au goût d'un autre peuple, c'est perdre la clé de nos facultés de jouissance esthétique et de nos facultés de création.



En Egypte trois gigantesques pyramides, édifiées par des hordes d'esclaves travaillant pour un despote. En Celtie, des milliers de petits tas de pierres, aux croisées de chemins, au sommet des collines, les cairns de Haute-Ecosse, faits de l'apport volontaire et pieux de tous les membres d'un peuple libre. En face des grandes civilisations matérielles, il y a des civilisations morales qui les surpassent.

Table des Matières

Avant-propos	5
Celtes	7
Bretons	11
Action bretonne	19
Bretagne et France	25
France	31
Divers	35

NOUVELLES EDITIONS BRETONNES

HISTOIRE

- Histoire de notre Bretagne*, par C. DANIO, illustrée par KRESTON. 12 »
Petite Histoire de Bretagne, par C. DANIO, illustrée par KRESTON. 2 »
Ce qu'était l'Etat Breton, avant l'Union et la Révolution, par H. QUILGARS..... 2 »

LANGUE BRETONNE

- Cours Elémentaire de Breton*, par R. HÉMON..... 12 »
Grand Dictionnaire Français-Breton, par F. VALLÉE (un volume de près de 1.000 pages).
Edition ordinaire brochée..... 75 »
Edition luxe brochée..... 160 »
Prix avec reliure sur demande.

POLITIQUE BRETONNE

- Le Nationalisme breton*, aperçu doctrinal.
Edition ordinaire 4 »
Edition de luxe..... 10 »
Pensées d'un Nationaliste breton, par J. LA BENELAIS.. 4 »
La Question bretonne dans son cadre européen, par Maurice DUHAMEL 12 »
Le Fédéralisme international et le Réveil des Nationalités, par Maurice DUHAMEL..... 2 »
En Avant, par L. N. LE ROUX..... 2 »

ETUDES IRLANDAISES

- L'Irlande Militante : La Vie de Patrice Pearse*, par L. N. LE ROUX (un volume de 330 pages illustré).
Edition ordinaire 30 »
Edition de luxe..... 75 »

TRADUCTION

- Kanenn hini Langenau*, gant Rilke, troet e brezoneg gant O. MORDREL diwar an alamaneg.....

Pour paraître en 1934 :

- La Ligue Gaélique*, son origine et sa mission, par L. N. LE ROUX
Histoire de l'Irlande, par E. JOYNT

En vente à l'Imprimerie Commerciale de Bretagne, 5 et 7,
rue des Francs-Bourgeois, Rennes. C. C. 116-13-Rennes.
Catalogue sur demande.